Document generated on 08/06/2025 11:33 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

« Une sorte d'éternité heureuse »
Testament de mon enfance de Robert de Roquebrune

Jean-Louis Major

Number 16, Winter 1979, Winter 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40546ac

See table of contents

Publisher(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review
Major, J.-L. (1979). Review of [« Une sorte d'éternité heureuse » : *Testament de mon enfance* de Robert de Roquebrune]. *Lettres québécoises*, (16), 43–46.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.
https://www.erudit.org/en/

« une sorte d'éternité heureuse »

Testament de mon enfance

de Robert de Roquebrune

Que peut bien signifier pour le jeune lecteur d'aujourd'hui le monde qu'évoque *Testament de mon enfance* ?

À une génération alimentée d'aventures intergalactiques, de disco et d'un passé *made in U.S.A.*, comme elle doit paraître étrange — ou la télévision a-t-elle aboli le sens de l'étrangeté avec la faculté d'étonnement ? — cette famille du siècle dernier, entourée de bonnes, de cochers et d'une parenté à particule, habitant un manoir du dix-septième siècle auquel on se rend en berline ou en descendant le Richelieu sur un grand navire à aubes. À ces lecteurs *Testament de mon enfance*[1] ne paraît sans doute pas moins fantastique que les *Voyages de Marco Polo* ou les *Dialogues d'hommes et de bêtes* qui figurent déjà dans la collection « Bibliothèque québécoise », et pourtant c'est manifestement à eux, au « marché » des Cégeps et des écoles secondaires, que s'adresse l'édition en format de poche chez Fides.

Pour cette édition plus ou moins scolaire on a ajouté à celle du « Nénuphar » une chronologie, une bibliographie et un choix de « jugements critiques », mais pourquoi a-t-on gommé l'indication de « récit » qui accompagnait le titre et qu'on retrouve en tête de *Quartier Saint-Louis* mais non de *Cherchant mes souvenirs ?* Pourquoi a-t-on supprimé la dédicace qui justifiait doublement le titre, en donnant la source et, par la dédicataire, inscrivant l'acte du souvenir dans une lignée familiale ? Quant au texte, il paraît inchangé. J'avoue toutefois n'avoir pas fait le décompte mot à mot et même être revenu avec bonheur à mon exemplaire du « Nénuphar » pour compléter ma relecture : ces caractères tassés sur mauvais papier grisâtre de l'édition en format de poche, cette défroque, misérabiliste comme un jean délavé, effrangé, est-ce le prix qu'il faut payer pour qu'une oeuvre soit admise dans les programmes officiels ? Ces pages chichement aérées conviennent mal à une oeuvre de loisir dont la calme respiration mesure une parole qui a pour elle tout le temps du monde, où la narration marque des pauses rêveuses comme les silences dont les conteurs d'autrefois savaient enrichir leur récit, silences où l'on écoutait, en hiver, le craquement des poutres prolongeant celui des bûches qu'on remontait dans le feu, le vent qui donnait aux paroles entendues une ampleur démesurée, pendant lesquels le conteur renouait de tout son corps avec le rythme allongé de sa chaise berçante, bourrait sa pipe ou la rallumait pour en tirer quelques bouffées dont les spirales bleuâtres montaient se perdre dans les ombres du plafond, silences où, en été, sur la galerie, se détachait du chant des herbes et des grenouilles se répondant dans la nuit le vrombissement, rapproché et menaçant, des moustiques.

Trêve de rêverie, rompons les méandres de la phrase, soumettons-nous aux impératifs du marché. Mais non sans souhaiter que paraisse, un jour prochain, une édition critique dont l'érudition pourrait à son tour alimenter une version proprement scolaire.

Il y a là tout un matériel à explorer, à documenter. La chronologie qui suit le texte de la collection « Bibliothèque québécoise » à elle seule le manifeste, qui, par exemple, corrige la date de naissance de l'auteur telle que donnée dans *Testament de mon enfance*. C'est un détail, mais l'indice déjà d'une attitude à l'égard de la réalité. Plus significatifs, les repères chronologiques se rapportant à l'enfance car ils soulignent la liberté d'écriture et de facture de l'oeuvre.

La chronologie signale que le manoir de L'Assomption aurait été vendu en 1890, soit environ un an après la naissance de l'auteur, et que sa famille aurait alors habité une autre maison du village. En 1892 ou 1893 la famille La Roque aurait quitté L'Assomption pour le quartier Saint-Louis à Montréal. Pourtant Roquebrune situe au manoir tout le récit de *Testament de mon enfance*, auquel il donne pour cadre chronologique la période 1890 à 1905. Le manoir est au centre du souvenir, il en est le lieu premier : tout s'y rattache, l'univers de l'enfance y est tout entier contenu. Même l'articulation du récit en trois parties : « Le Manoir », « Les années oubliées », « Dans la maison du bonheur », n'est que le déploiement d'une même image, la troisième ayant valeur appositive par rapport à la première, et la partie médiane s'y intercalant à la façon d'un retour en arrière qui est tout autant l'historique du manoir

que de la famille et du narrateur. D'ailleurs les intitulés des trois parties se conjuguent en une seule phrase du début du récit : « Cette grande maison (. . .) a été pendant des années la maison du bonheur. » Les quelques précisions de la chronologie permettent donc de constater que l'élément spatial en quoi se nouent tous les fils du récit et qui donne à l'oeuvre sa structure la plus intime et sa tonalité, est un effet non de la biographie mais de l'acte d'écriture, non un accident du vécu mais sa signification et sa réalité textuelle. Roquebrune a effacé tout repère chronologique hormis l'indication, dès les premières lignes, de la période 1890 à 1905, pour installer son récit en une durée insécable se propageant à partir d'un lieu unique : le manoir. De cet artifice de l'écriture — qui est en même temps sa profonde vérité — on avait déjà quelque indice par *Quartier Saint-Louis*, qui se donne pour cadre le Montréal des années 1897 à 1910. Par un effet en quelque sorte inverse à celui des portraits qui se faisaient pendant de chaque côté de la cheminée dans la salle à manger du manoir et dont le narrateur ne pouvait concevoir qu'ils fussent d'un même couple parce que son arrière-grand-oncle y était représenté jeune alors que son arrière-grand-tante y paraissait sous les traits d'une vieille dame en bonnet de dentelle noire, les durées de *Testament de mon enfance* et de *Quartier Saint-Louis*, celle du manoir et celle de Montréal, pôles opposés d'une même enfance, se superposent sans se confondre. Tel est le pouvoir du souvenir, auquel Roquebrune donnera pour prolongement le rêve et dont il dira ailleurs qu'il a « le même pouvoir que l'imagination » ; tel est surtout le pouvoir de l'écriture qui transforme en une seule nappe intime, inaltérable et limpide de vécu les témoignages et les récits recueillis ici et là.

Peut-on concevoir que ce livre qui ressuscite un passé si lointain fut écrit si près de nous ? Les quelques trente ans qui s'inscrivent entre sa publication en 1951 et sa réédition en format de poche ont sans doute fait plus pour l'éloigner de nous que les cinquante ans qui, faisant basculer le temps d'un siècle à l'autre, séparent l'enfance du narrateur de la rédaction du récit autobiographique.

Comme par l'effet d'une identification à un autrefois mythique, le narrateur s'y décrit chaussé de mocassins, enveloppé d'un gros capot d'étoffe grise serré à la taille par une ceinture fléchée, « la tête prise dans la tuque rouge que portaient alors tous les Canadiens ». Non seulement précise-t-il au début de son récit qu'est mort le temps qu'il évoque, puisque « rien ne ressemble plus à ce qu'était alors l'existence », mais il ajoute que cette existence était anachronique alors même qu'elle était vécue, puisqu'en leur mode de vivre aristocratique, seigneurial et isolé, ses parents perpétuaient une société disparue, qui avait été celle de leurs parents et de leurs grands-parents. Mais, paradoxalement, le récit prend valeur et qualité d'une présence toute proche, le manoir devient un lieu hors du temps où se rejoignent et confluent un passé lointain et le vécu actuel.

À propos des récits du temps jadis que lui faisait son père, le narrateur signale qu'il « tenait tout cela de son grand-père, de sorte que cette chronique orale m'arrivait de loin, comme si chaque génération me racontait son histoire. » Ces récits qui enchantaient son enfance et qui, bribe par bribe, se déposaient en sa mémoire, se lient au souvenir des circonstances où il les entendit et à celui des événements de sa naissance et de ses premières années, si souvent racontés par son entourage que c'est comme s'il en avait lui-même gardé le souvenir et que, par une osmose du souvenir, les sédimentations diverses du passé ne se distinguaient plus les unes des autres et ne formaient qu'une seule ère : l'enfance. Tout dans *Testament de mon enfance* prend ainsi qualité de souvenir personnel.

L'histoire elle-même vient habiter le manoir de l'enfance. Si elle n'a pas le côté frondeur des historiettes de Ferron, sans pour autant adopter le tour impersonnel des historiens, l'évocation historique de Roquebrune humanise et surtout individualise les noms, les faits, les coutumes du passé en les inscrivant dans une chronique familiale. Les grands événements de l'histoire, la colonisation, la conquête, 1837 (tout proche encore), sont des jalons de la généalogie du narrateur : c'est Monseigneur de Laval (« grand, vieux, chauve, usé par la sainteté ») qui maria le premier Roquebrune en Nouvelle-France ; le grand-père de son arrière-grand-père avait vécu sous le Régime français et fait le coup de feu sur les plaines d'Abraham ; son grand-père et sa grand-mère se rencontrèrent pendant la fuite qui suivit les combats de 1837, et les « garçons d'honneur » à leur mariage furent Georges-Étienne Cartier et Thomas-Lewis Drummond, compagnons de cette époque tragique. L'histoire se rattache au sens de la lignée, et les personnages célèbres traversent le récit comme des ombres familières côtoyant les survivants et les présences plus humbles qui veillèrent sur l'enfance du narrateur, celles de Sophronie, qui possédait l'art du conteur aussi bien que celui de cuisinière, de Sambo, qui avait été esclave en Virginie avant la guerre de Sécession, et dont l'évocation émue est empreinte de tendresse et d'affection.

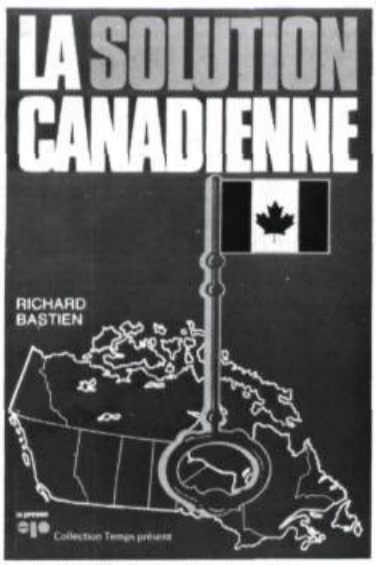
S'il se détourne du murmure souterrain et secret de l'introspection en se contentant d'expliquer tel ou tel aspect du caractère du narrateur en le reliant à un objet ou à un événement, le récit de Roquebrune n'en est pas moins touché par les grands courants mystérieux de l'existence, mais chaque fois sous les traits de personnages familiers. Le tragique s'incarne en deux vieilles dames, la veuve et la fille du chevalier de Lorimier, qui, drapées du deuil d'un malheur vieux d'un demi-siècle, viennent parfois prendre le thé au manoir. Le surnaturel a la forme rassurante de saint Joseph apparaissant à Sophronie le long de la rivière pendant qu'elle songeait à une recette de veau farci ou celle, bougonne et familiale, de la réponse de

Louis-René-Hertel La Roque à qui lui suggérait, après l'échec d'un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré, de s'adresser à sa parente la Vénérable Mère d'Youville pour la guérison de son fils : « Là où la grand-mère de Dieu n'a pas réussi, mon arrière-grand-tante n'aura aucun succès » ; alors que le mysticisme et la sainteté hantent les jeux et la vie du frère du narrateur. La mort se révèle dans la fin brutale, déchirante, de son ami Jacques tué à la chasse ou dans celle, d'une douceur éplorée, du vieux Sambo ; l'amour, tendre et tragique, dans le baiser clandestin qu'avaient échangé dans le berlot au crépuscule Éveline et Jacques ou dans celui, trouble, d'une femme qui prenait le jeune garçon pour son fils. Et de s'incarner ainsi en des êtres proches, les valeurs qui marquent toute existence de leur présence impalpable en ont un retentissement profond et familier, une vérité à laquelle n'atteignent pas les grandes déclarations mais qui vient d'elle-même s'inscrire au coeur du bonheur le plus protégé comme ce qui en fait le prix et la précarité.

Il n'est pas jusqu'aux signes d'une distanciation narrative qui, par un renversement imprévu, ne se transforment en marques du temps écoulé et ne deviennent pour nous une forme de rapprochement. Destiné d'abord à des lecteurs français, le récit se donne valeur de témoignage ethnographique en attribuant certaines particularités au Canada, par opposition implicite à la France. Ainsi : « au Canada, juillet est toujours torride » ; « il n'y avait pas de nourrices au Canada » ; « les noms de lieux, au Canada, sont souvent des noms d'homme » ; « ces attelages pleins de sonnailles sur les routes blanches du Canada ». Ces précisions à l'adresse d'autres lecteurs n'ont plus pour effet de nous exclure du récit : à cause du déplacement de vocabulaire par lequel se désigne maintenant comme québécois ce qui autrefois se disait canadien, le retour de l'expression « au Canada » ajoute une patine au récit en substituant un sens temporel à celui, géographique, qu'elle avait dans la première édition de l'oeuvre, et fait du Canada une époque quasi fabuleuse, un temps originel à la fois proche et lointain.

Dans l'un des articles les plus éclairants qui aient été consacrés à *Testament de mon enfance*, Gilles Marcotte écrivait en 1952 : « Je voudrais qu'on reconnaisse l'importance de ce petit livre. Il est le premier, je pense, à poser — dans les limites d'un drame personnel — le problème de la continuité de civilisation au Canada français. » C'est éminemment vrai de la façon dont l'histoire se mêle au souvenir de l'enfance ; ce l'est aussi, selon un mode plus subjectif, de certaines images grâce auxquelles s'établissent des affinités avec des esprits très différents : le bruit

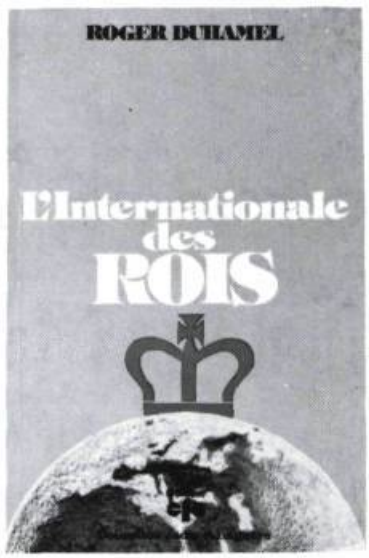
Aux Éditions LA PRESSE
ce qu'il y a de mieux dans la variété



LA SOLUTION CANADIENNE
par Richard Bastien

Dans le grand débat politique canadien, la lutte se fait très vive entre les partisans du fédéralisme et les adeptes de la souveraineté-association. Les passions et les émotions ne doivent pas dissimuler les enjeux véritables. Pour y voir clair, Richard Bastien, économiste et politicologue, étudie dans *La Solution canadienne* la thèse fédéraliste, avec autant de compétence que d'objectivité.

168 pages / $7.95
Coll. « Temps présent »

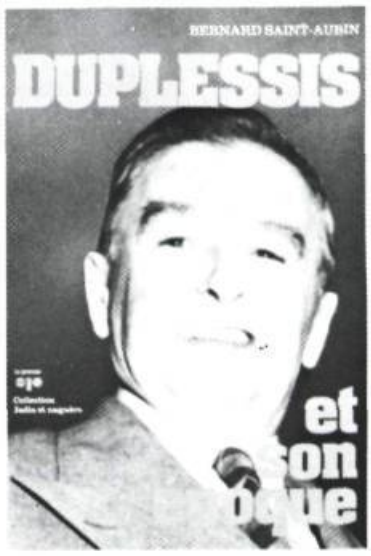


L'INTERNATIONALE DES ROIS
par Roger Duhamel
de la Société Royale
et de l'Académie canadienne-française

À regarder vivre les monarques et les prétendants actuels, l'auteur de *L'Internationale des rois* est convaincu qu'il existe parmi eux un certain nombre d'hommes et de femmes qui ne doivent, qu'à leur noble origine, le sort pénible de vivre parallèlement à leur temps. Vous trouverez dans ce livre le bilan des principales dynasties européennes.

Un livre d'histoire passionnant.

264 pages / $9.95
Coll. « Jadis et naguère »



DUPLESSIS ET SON ÉPOQUE
par Bernard Saint-Aubin

Ce livre raconte plus que la vie et le règne de *Duplessis*. Il situe l'homme dans son milieu d'origine, Trois-Rivières, il recrée le contexte social dans lequel il a vécu et il décrit les événements qui ont marqué sa vie politique et influencé ses décisions et son cheminement.

Nourri de recherches minutieuses, cet ouvrage permettra de se former une opinion sur Maurice Le Noblet Duplessis, premier ministre du Québec durant plus de 18 ans.

278 pages / $9.95
Coll. « Jadis et naguère »

les éditions la presse

En vente partout

de chute que faisait l'engoulevent dans le jardin nocturne du manoir se répercute pour nous dans le vol des engoulevents sur la ville dans *La Nuit* de Ferron ; les jeux de Roquebrune se roulant dans les tas de feuilles mortes ramassées à l'automne par Sambo se prolongent en ceux de Gérard Bessette enfant se laissant enterrer sous les feuilles mortes « récoltées » par son père ; l'histoire de Geneviève de Brabant jouée au grenier du manoir est celle qui, projetée par la lanterne magique, émerveillait l'enfance du narrateur d'*À la recherche du temps perdu* ; et le « manoir », lieu premier de l'oeuvre et mot de passe et symbole de l'enfance, mot « plus somptueux que ce qu'il nommait », « plus beau que la chose », le « manoir » nous renvoie autant à Philippe Aubert de Gaspé qu'à Saint-Denys Garneau et à Anne Hébert ; et jusqu'à ce chemin de glace balisé de sapins sur le fleuve qui survit encore chaque hiver sur la rivière des Outaouais, même si les automobiles y ont remplacé les berlots d'autrefois.

La « continuité de civilisation » s'accomplit encore dans la langue de Roquebrune, racée, vivace, limpide, aisée, souriante, élégante sans affectation, qu'il a héritée de son père qui « parlait comme avait parlé son père, comme parlaient les anciens Canadiens, c'est-à-dire admirablement bien. » Mais plus encore la « délicieuse civilisation » qu'avaient créée nos pères vit, intacte, claire, chaleureuse, dans l'écriture de Roquebrune, l'une des quelques rares proses où le passé se maintient dans un éclat toujours neuf.

Testament de mon enfance n'est pas une oeuvre de nostalgie — du passé ou de l'enfance perdue ; ce qui lui donne son caractère unique, c'est un goût du bonheur et de la douceur de vivre, paisible, serein, intimement lié à toute une vie qui en recrée ici l'origine et les formes premières.

Jean-Louis Major

1. *Testament de mon enfance*, de Robert de Roquebrune (pseudonyme de Robert Hertel La Roque), parut d'abord chez Plon à Paris en 1951, puis aux Éditions Fides en 1958 dans la collection du « Nénuphar », avec une préface de Claude Galarneau ; l'oeuvre est rééditée en 1979 dans la collection « Bibliothèque québécoise » chez Fides. Deux autres titres s'y ajouteront pour former une trilogie autobiographique : *Quartier Saint-Louis* (Fides, 1966, coll. du « Nénuphar ») et *Cherchant mes souvenirs, 1911-1940* (Fides, 1968, coll. du « Nénuphar »).

Enfin! un roman d'aventures comme rêvent
d'en vivre tous les jeunes!
Le premier d'une collection intitulée LES DIABLES À QUATRE,

Le testament de Mamylène

par Danielle Chadeau

vous fera participer à d'innombrables aventures, toutes plus envoûtantes les unes que les autres. Liez-vous d'amitié avec Frank, Tina, Gilles et Jacques, sans oublier la grande chienne danoise Tanit, et partez à la recherche de l'héritage de tante Mamylène!

Demandez-le en cadeau pour les Fêtes!

En vente chez votre libraire
ou chez l'éditeur

Les Presses Laurentiennes

C.P. 130, Notre-Dame-des-Laurentides
Québec, G0A 2S0